

Petit éloge amoureux

de la

librairie

© Éditions Privat, 2021
10, rue des Arts – BP 38028
31080 Toulouse Cedex 6

ISBN : 978-2-7089-8843-9
Dépôt légal : septembre 2021

Patrick Besson

Petit éloge amoureux
de la
librairie

Préambule

La librairie est apparue comme une évidence et comme une priorité pour initier ces « petits éloges amoureux » qui ont pour ambition de visiter ou revisiter des lieux, des géographies, des territoires, des décors en mariant mémoire intime et universelle, la singularité d'un auteur et le rayonnement d'un motif.

Dans cette optique, le choix de Patrick Besson nous a semblé naturel tant il a consacré une part de son œuvre à faire partager son univers le plus intime tout en éveillant chez ses lecteurs des échos familiers. Magie de la littérature nous faisant ressentir et découvrir ce que nous ne savions exprimer. Il y a chez Besson un topographe délicat de la mémoire qui sait que les lieux ont parfois le don d'abolir le temps, de réunir les morts et les vivants. Il le prouve une fois de plus. Une vie défile au rythme des librairies fréquentées par le hasard ou la nécessité. Des souvenirs remontent. Ils

Petit éloge amoureux de la librairie

nous touchent en plein cœur. La compagnie des livres a été pour lui « un moyen miraculeux de vivre ». À notre sens, son *Petit éloge amoureux de la librairie* prend place parmi ses meilleurs textes de « mémorialiste » entre *28, boulevard Aristide-Briand, Tour Jade* ou *Un état d'esprit*. Par ailleurs, cet écrivain précoce et prolifique n'avait jamais évoqué les librairies, thème cher à tout amoureux de littérature, qu'il soit écrivain ou lecteur. L'occasion était trop belle. Nous ne dévoilerons pas plus dans notre préambule les beautés, les charmes et les surprises de son éloge. Ils vous attendent entre ces pages denses, émouvantes, grinçantes.

Le *Petit éloge amoureux de la librairie*, outre l'hommage annoncé, comprend également une nouvelle, *Édith Blancpain, libraire*, mettant en scène la jeune femme et sa rencontre avec l'écrivain Jean-Charles Bonanza, de vingt-six ans son aîné. Une nouvelle donc car pourquoi se priver du goût et du talent pour la fiction de l'auteur de *Dara* ou des *Braban* ? Il n'est pas interdit de deviner dans cette *novella*, tendre et acide, des accents autobiographiques, mais comme souvent chez Patrick Besson, la vérité avance masquée, drapée dans les tours et les détours de l'imaginaire. Il y a un style, un ton Besson et ils apparaissent ici avec un éclat particulier. La gravité, le désenchantement,

À Henri Troyat (1911-2007)

« Mon premier éditeur m'avait donné une avance pour écrire un livre sur la cuisine égyptienne. Fou de joie, je m'embarquai aussitôt pour l'Égypte. Mais au tout premier repas, je découvris une capote anglaise dans la salade. Et depuis, les choses ne se sont pas arrangées. »

Lawrence Durrell, *Le Quintette d'Avignon*

I

La première fois que j'entre dans une librairie, ce n'en est pas une. Quotidiens et magazines exposent leurs gros titres et leurs images en couleur sur les rayons du marchand de journaux. Seuls auteurs présents : Guy des Cars et Henri Troyat en vitrine avec leur récent *best-seller* Flammarion. Que mon père n'achètera pas. Chaque samedi matin, je l'accompagne à la bibliothèque de Montreuil où il rend les ouvrages qu'il a empruntés la semaine précédente et en choisit deux qu'il lira en sept jours. C'est un gros lecteur gros : 120 kilos. Resté mince jusqu'à la cinquantaine et puis un bonheur de poids lui est arrivé : moi. Acquérir un livre lui paraît une dépense inconsidérée et superflue. Comme tous les orphelins, il est économe.

Avant ma onzième année, je ne lis pas. Trop occupé à jouer les petites terreurs dans la cité du Printemps et à l'école Estienne-d'Orves. C'est par amour et obéissance

Petit éloge amoureux de la librairie

que je marche derrière mon père au milieu de milliers d'ouvrages indifférents. À la bibliothèque, il y a une section littéraire enfantine mais je ne lis pas davantage les livres pour enfants. Tous relèvent plus ou moins du fantastique et, comme fantastique, la réalité me suffit.

Je ne me souviens pas de la personne qui se trouvait à la caisse. Dans ma mémoire capricieuse, les libraires s'effacent derrière leur librairie. Les livres, depuis ce jour de 1967 où j'ai découvert la lecture, captent mon attention dès que j'entre dans une librairie. Jusqu'à la fin de mon adolescence, ils me causeront du chagrin car je n'aurai pas les moyens d'en acheter. Je me replierai, comme papa, sur la bibli : j'y passerai bientôt tout mon temps libre. Ai-je serré la main de Jacques Duclos ou ai-je retiré la mienne au moment où il me tendait la sienne lors de la signature montreuilloise où il dédicace le premier tome de ses mémoires chez Fayard ? À treize ans, j'étais déjà plus grand que lui. Avais acheté *Z* en absence de son auteur Vassilis Vassilikós. Après le déjeuner, je retourne à la bibliothèque pour récupérer mon exemplaire dédicacé. Vassilikós déjà reparti. Sa dédicace : « À Patrick Besson, avec toute mon amitié. » Ai ainsi découvert qu'on peut être ami avec un écrivain sans l'avoir rencontré.

II

Les heures passées chez Delamain, séchant mon cours de tennis collectif gratuit à Coubertin, porte de Saint-Cloud. Ressasse depuis l'enfance cette aberration dont mon père était l'odieux fabricant : expédier un garçon de onze ans chaque semaine à l'autre bout de la ligne 9 du métro pour qu'il tente de rattraper, sur la surface la plus rapide du monde (le bois), cinq ou six balles lancées par une machine. La marque Montana sponsorise l'événement dans l'espoir que les parents achèteront toujours, pour eux-mêmes et leur progéniture, des raquettes et des équipements Montana. N'aurai aimé du tennis que la grâce fatiguée de certaines fins d'après-midi d'été sur les courts de Megève, Perros-Guirec, Hendaye, Château-Landon, Montreuil (stade des Grands-Pêchers). Les minirobes blanches des joueuses. Les *tenniswomen* ont montré leurs belles jambes avant les Anglaises déjantées du *Swinging*

Petit éloge amoureux de la librairie

London et leurs imitatrices des Champs-Élysées ou des Grands Boulevards. Je me souviens, aux Grands-Pêchers, d'une garçonne aux cheveux courts qui s'était déjà mise au short, comme aujourd'hui les joueuses de l'Est. Bien meilleure que moi au tennis, elle me choisissait toujours comme partenaire pour les doubles mixtes, mon épreuve préférée.

Excédé par l'incompréhension de mon père devant mon ennui de prendre chaque samedi toute la ligne 9 avec pour seules consolations un ticket de première classe – mes camarades du cours collectif voyagent en seconde car ils habitent à côté de Coubertin – et Proust en Pléiade – emprunté à la bibliothèque –, je finis par descendre à Nation et prendre la ligne 2 jusqu'à Palais-Royal. Le quartier m'est familier à cause de ces jeudis où maman m'emmenait à la Comédie-Française. Dès la sortie du métro, j'entre dans la librairie de la place Colette. J'y reste la durée de mon cours de tennis, un peu moins de trois quarts d'heure. Je ne me souviens pas d'avoir subi une remarque d'un employé. J'aurai passé une grande partie de mon existence dans les librairies mais jamais aussi longtemps. Je ne me rappelle pas avoir acheté un seul livre au cours de ces cinq ou six visites chez Delamain en 1967. Impression de me

Petit éloge amoureux de la librairie

balader dans un bordel sans avoir l'âge ni les finances pour monter avec une fille, je veux dire un livre. Mon plus grand objet de désir : les *Œuvres complètes* de Pierre Benoit, dans l'édition de luxe Albin Michel. Éditeur où je publierai des romans entre 1987 et 2001. Même aujourd'hui où je reçois des livres par la poste ou par coursier, c'est toujours une petite griserie quand, dans une librairie, je prends un livre et me présente à la caisse avec, miracle du temps, l'argent nécessaire pour l'acheter.